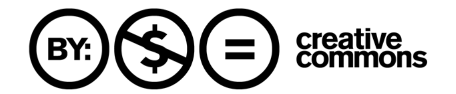


Bulletin de l'institut égyptien

# La république marchande de la Mecque vers l’an 600 de notre ère

Henri Lammens





# LA

# RÉPUBLIQUE MARCHANDE DE LA MECQUE

# VERS L'AN 600 DE NOTRE ÈRE

PAR

**HENRI LAMMENS.**



On connaît l'importance de la voie d'écoulement, servant à déverser sur le monde civilisé les produits du Moyen-Orient, en particulier de cette merveilleuse contrée, que nous appelons l'Inde. De tout temps les nations les plus entreprenantes n'ont cessé de se disputer la possession ou l'accès de ce marché, d'autant plus lucratif qu'on parvenait à supprimer ou à diminuer le nombre des intermédiaires. De ces efforts le percement de l'isthme de Suez, l'entreprise du Chemin de fer de Bagdad fournissent, pour l'époque contemporaine, la plus récente démonstration.

Dans l'antiquité cette route, moitié maritime, moitié terrestre, venait aboutir à l'extrémité Nord du cul-de-sac formé par le Golfe Persique. Là s'ouvrait une Egypte asiatique, non comme la nôtre, un long couloir, bordé d'une étroite bande de champs cultivés, mais un large éventail de terres grasses et limoneuses, arrosées par un double Nil, le Tigre et l'Euphrate. La route indienne utilisait de préférence la vallée de ce dernier fleuve, sorte de canal de jonction, ébauché par la nature entre la Méditerranée et le Golfe Persique.

L'Egypte se trouvait-elle occupée par un pouvoir puissant, ce pays s'efforçait d'attirer jusqu'à ses entrepôts de l'Erythrée le flot d'or, charrié par le commerce indien. Ce fut le cas sous les Ptolémées et pendant les premiers siècles de la domination romaine.

La route, remontant la vallée de l'Euphrate, incontestablement la plus commode et la plus sûre, des complications politiques, comme la guerre (1), arrivaient à la fermer. Restait alors la ressource d'un trajet plus méridional.

(1) Hesseling, *Essai sur la civilisation byzantine* (traduction française), p. 58.

Il empruntait le passage par le désert, reliant, à travers les sables de l'Arabie, le Golfe Persique ou l'Océan indien à la Méditerranée ; itinéraire, favorisé par cette tendance, commune au commerce ancien, de préférer les routes terrestres aux chemins *liquides* (1), en d'autres termes, d'abréger ces derniers en faveur des traversées continentales.

Toute l'histoire économique de l'Asie Antérieure se rattache au déplacement de ces routes ; leurs vicissitudes expliquent la grandeur, la décadence de Palmyre, de Pétra (2), des oasis, des villes mortes du désert et du *limes* de Syrie. L'ancienne prospérité de ces sites, problème insoluble, si l'on envisage seulement leurs ressources territoriales ou géographiques, tient tout entière dans la nature de ce commerce, avec ses énormes bénéfices de 100 et même de 400 pour cent. Ces profits allaient avant tout enrichir les heureux intermédiaires de ce transit : caravaniers, guides, convoyeurs, entremetteurs, dépositaires, péagiers (3) ; toute la classe enfin de ces agents inférieurs, que l'on serait tenté d'appeler les parasites des grandes transactions commerciales.

Sur la route directe de l'Inde vers l'Afrique du Nord et vers le monde méditerranéen, un vaste rectangle de terres inhospitalières barre les communications internationales. Nous l'appelons, depuis les Grecs, l'Arabie ; d'une superficie égalant quatre fois celle de la France. Cette péninsule doit aux modifications d'un de ces courants économiques ses retours périodiques de prospérité. Elles ont valu jadis au midi de l'Arabie la dénomination d'*Heureuse* et chez les écrivains classiques la réputation d'une sorte de Pérou (4). Dans les 'Adites et les Ṯamoûdites, si célèbres dans le Qoran et dans la préhistoire islamite, nous pouvons reconnaître « deux grandes tribus marchandes, affaiblies à la suite d'un changement de direction, prise par le commerce, et condamnées à disparaître » (5).

(1) Cf. V. Bérard, *L'Odyssée et les Phéniciens*, I, 68-69.

(2) Cf. Brünnow, *Die Provincia Arabia*, I, 192, et les remarques de Cl. Ganneau, dans *R. A. O.*, VI, 322.

(3) Cf. Speck, *Handelsgeschichte*, I, 48, 497. Sans les *dalîl*, véritables pilotes continentaux, impossible de traverser le désert. On les rémunérait en conséquence, surtout ceux de première classe, les خرّيت Cf. nos *Etudes sur le règne du calife Mo'âwia*, I, p. 291 ; Beyrouth, 1908. Qoraiš, l'ancêtre éponyme des Qoraišites aurait commencé par être le *dalîl* des Banoû Kinâna. Cf. 'Ainî, عقد الجمان, II, 259 (ms. B. Khéd).

(4) Cf. Horace, *Odes*, I, 27 ; II, 12 ; III, 24 ; *Epîtres*, I, 6, 7. Strabon, XVI, passim.

(5) Sprenger, *Mohammed*, I, 62.

Par une modification inverse, à peine la conquête arabe terminée (1), les environs de Baṣra, les contrées riveraines des bouches du Tigre et de l'Euphrate prennent la dénomination d'Inde (2). Cette conception les Anglais de nos jours ne la désavoueraient pas ; car ils persistent à considérer les vilayets de Bagdad et de Baṣra, comme l'*hinterland* ou, si l'on aime mieux, comme une des portes de leurs possessions de l'Hindoustan. Ils viennent de l'affirmer encore dans leur récent accord avec l'Allemagne à propos du grand railway transanatolien. Sous les ʻAbbâsides, l'Arabie Sud-Occidentale devient de nouveau le centre d'une grande activité commerciale. Le contrecoup s'en fait sentir jusque dans l'Extrême-Orient ; il fait donner à l'Erythrée le nom suggestif de mer de Chine. On peut lire dans le géographe Maqdisî, le détail des richesses, accumulées alors à Aden. Du commerce avec la Chine on disait au Yémen en matière de proverbe : « on en revient roi ou simple marchand » (3).

* * *

A la fin du 6me siècle de notre ère les villes du Ḥig'âz, principalement la Mecque et Ṭâif, bénéficièrent d'une de ces révolutions économiques, provoquées par les interminables guerres entre la Perse et Byzance. Ce duel entre les deux grands empires de l'Orient avait fermé les passages par l'Asie Antérieure et achevé la décadence des métropoles de la Palmyrène et de la Nabatée. Abandonnés, les fortins du *limes* se voyaient partiellement réoccupés par des moines (4) et transformés en asile de la prière, en attendant de servir de *bâdia* aux califes omaiyades (5).

Le malheur de la Syrie profita avant tout à la Mecque. L'étrange cité des Qoraišites se trouvait avantageusement campée à l'extrémité de l'Asie des blancs et en face de l'Afrique des noirs, près d'une importante brêche dans la chaîne

(1) Elle avait mis la vallée de l'Euphrate entre les mains d'une seule puissance. Cette expansion commerciale ne peut pourtant être antérieure aux califes Sofiânides. Précédemment les guerres civiles y avaient mis obstacle.

(2) KALÂʻÎ, *Sîra*, II, (ms. Paris), 95*a*, sous ʻOmar I : والبصرة يومئذ تدعى ارض هند mais nous croyons le renseignement antidaté.

(3) Cf. MAQDISÎ, احسن التقاسيم, éd. de Goeje : جاوءك تجرًا او ملكًا p. 97 ; 195, 13. Sous les Fâṭimites, la Chine entre dans les conceptions religieuses des Druses de Syrie : le Dr M. Hartmann, je crois, y retrouve le contre-coup de ce mouvement économique.

(4) D'après l'ingénieuse hypothèse de M. R. Dussaud.

(5) Cf. notre mémoire *La bâdia et la hîra sous les Omaiyades*, extrait des *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth* ; IV, 91-112.

côtière du Tihâma, au carrefour des routes, conduisant de la Babylonie et de la Syrie vers les plateaux du Yémen, vers les provinces riveraines de l'Océan indien et de la Mer Rouge (1). De la Babylonie, des ports du Golfe Persique et aussi par le Yémen on voit affluer dans la métropole du Ḥig'âz les produits du Moyen-Orient, par la Syrie ceux du monde méditerranéen, le monde civilisé d'alors, l'héritier du monde classique. Par l'Erythrée, le Ḥig'âz communiquait avec le continent africain, véritable Inde noire, surtout avec l'Ethiopie, elle-même engagée dans le commerce avec les Indes asiatiques. Par delà la Syro-Palestine, l'Arabie occidentale atteignait le plateau anatolien, où l'initiative d'un clan qoraišite, celui des Banoû Maḫzoûm aurait su dès lors nouer des relations (2). Chacune des grandes familles de la Mecque (3) se vantait d'avoir la première ouverte une de ces routes commerciales (4) ; et plusieurs de leurs membres auraient jalonné de leurs tombes (5) les étapes, menant à ces lointains marchés.

On comprendra les efforts des grandes puissances orientales : Perse, Byzance, Ethiopie, désireuses d'établir leur influence en Arabie et de s'y associer à l'exploitation du commerce indien. Cette même cause allait tirer la Péninsule de son isolement géographique et lancer ses habitants dans la mêlée des nations. Odyssée, d'abord pacifique et marchande ; elle ne tardera pas à prendre des allures d'épopée, où l'on échangera surtout des coups d'épée. C'est le développement ordinaire de cette grande comédie humaine, qu'on appelle l'Histoire.

De bonne heure nous voyons l'entreprenant syndicat (6) mecquois ouvrir des négociations avec les pays voisins, obtenir des saufs-conduits, des lettres de sécurité (7), négocier le passage libre pour les commerçants et les caravanes ; en un mot, conclure de véritables traîtés de commerce avec l'empereur de

(1) Balâḏorî, *Fotoûḥ*, 36, 10-11.

(2) Ḥoṭai'a, *Divan* (éd. Goldziher), XXX, 6-9. Rapprochez la légende du prince-poète Amroulqais, mourant en Asie Mineure.

(3) Ainsi Hâšim serait mort à Gazza, 'Abdallah, le père du Prophète, à Médine. Remarquez la note critique d'Ibn Hišâm, *Sîra*, 87-12 فيما يزعمون, en exposant ces légendes.

(4) Ṭab., *Annales*, I, 1089 ; Caetani, *Annali*, I, 110.

(5) Légendes de formation vraisemblablement postérieure, mais attestant l'existence de relations anciennes. Cf. Maqdisî, *Ansâb al-Qorašiyn* (ms. Ašir eff., Constantinople), non paginé comme l'immense majorité des mss. de Constantinople.

(6) Le terme sera expliqué plus bas.

(7) Obtenir la garantie de César, comme on disait, I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 63, 21.

Byzance, avec le Négus d'Abyssinie, avec le gouvernement de Ctésiphon (1), sans parler des roitelets et petits dynastes d'Arabie : *Qail* du Yémen, émirs de Gassân, de Ḥîra, du Baḥrain. Les généalogistes nomment les chefs qoraišites ayant conclu ces conventions, obtenu ces immunités ou capitulations. Ces conventions étaient écrites sur parchemin ou papyrus ; et l'on entend les poètes contemporains en appeler à ces documents (2). La vie du Prophète en fournit un exemple remarquable à propos du traité de Ḥodaibiya (3).

Avec une adresse surprenante, dénotant le diplomate consommé, comme on apprendrait plus tard à le connaître, Mahomet par de savantes manœuvres amena ses adversaires de Qoraiš à le reconnaître, malgré leurs répugnances, comme chef d'état, en consentant à traiter avec lui. Si nous en avions le loisir nous nous arrêterions à cet épisode, pour étudier l'état de la diplomatique arabe. On y verrait Mahomet et les plénipotentiaires de la Mecque peser chaque terme avant de le coucher sur le parchemin, s'inquiéter de créer ou d'écarter un antécédent, de donner prise à une prétention, gênante pour la future liberté des contractants, lutter enfin de finesse, afin d'aboutir à la rédaction la plus favorable aux prétentions réciproques.

Les pays, ainsi ouverts à la pénétration du commerce qoraišite s'appelaient *matg'ar* (4). Pour obtenir ces avantages, il fallait parfois accepter de lourds sacrifices, subir des conditions, payer des taxes onéreuses, même livrer des ôtages (*'Iqd.*, II, 47, 2). A la Mecque on passait par dessus tout pour ne pas tarir le trafic, l'unique source de lucre pour la communauté. Celle-ci n'oubliera pas d'ailleurs de se compenser sur le commerce étranger, en le soumettant au Ḥig'âz à des droits spéciaux, connus sous le nom de *'atâwa* (5). C'était égale-

(1) Aboû Tammâm, *Hamâsa*, 636, 1 v. I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 43 ; Tab., *Annales*, I, 1089 ; Ibn Doraid, *Is'tiqâq*, 9, 23 ; Ya'qoûbi, I, 280, 282 ; *Chroniken*, II (Wüstenfeld), 143.

(2) Gâḥiz, *Haiawân*, I, 35. Les traités étaient rédigés en double. I. S *Ṭabaq.*, II[1], 71, 9. Comp. notes de l'éditeur Horovitz.

(3) Cf. I. S. *Tabaq.*, II[1], 71, et les diverses rédactions de la Sîra, relativement à cet épisode.

(4) *Ag.* XII, 48, 11 ; I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 48, 3: الحلف لقريش فى متجرها, Ṭab., *Tafsîr*, IX, 152, 1 : متجر لقريش يتجرون فيها ومساكن لتجارتها يجدون فيها الرزق وامنا ومتجرا حسنا. Ṭab., *Annales*, I, 1182, 2 ; Maqdisî. *Ansâb*, op. sup. cit. اول من اتخذ جبلا [ حبلا ] ou encore اتخذ لقريش العصم حتى انتشروا من الحرم. *Matg'ar* désignait aussi le commerce en général. Cf. Ibn G'auzi, *Ṣafwat as-Ṣafwa*, (ms. B. Khéd.), I, 34v, au lieu de اوتيتم, lisez : اوبتم مجدا.

(5) 'Gâḥiz, *Ḥaiawân*, I, 159, bas ; VI, 46 ; Azraqî, 107, 9.

ment le cas pour les Juifs à Ṭâif et à Nag'rân (1) et peut-être à la Mecque. L'absence de textes ne me permet pas d'être catégorique pour cette dernière cité. Mais je serais tenté d'attribuer à un régime d'exception l'exiguïté de la colonie israélite, fixée alors dans cette métropole commerçante (2), quand nous constatons son importance dans le centre agricole de Médine. Nous voyons d'ailleurs le syndicat qoraišite, si soucieux d'attirer chez lui des clients pour son commerce (3), déployer non moins d'activité pour écarter de son marché des concurrents dangereux. Il voulait des acheteurs et point de rivaux.

En Syrie, Boṣrâ, une des stations terminus des caravanes qoraišites, nous est connue. C'était le grand marché de céréales pour le Ḥig'âz, où l'on produisait seulement de l'orge et en minime quantité. Les caravanes arabes y aboutissaient le long de l'ancienne voie romaine de Trajan avec les étapes de Aila, Ma'ân Adroḥ, 'Ammân (4). Après Boṣrâ, il faut nommer Gazza (5), le premier port méditerranéen au sortir du désert. Là venaient s'accumuler les marchandises de l'Égypte et du monde gréco-romain, véritable porte de l'Arabie sur l'Occident (6). C'était une route très fréquentée depuis le jour, où les marchands Ismaëlites — ancêtres légendaires et précurseurs des Qoraišites — allaient vendre le patriarche Joseph sur les marchés de la vallée du Nil.

Dès le IVe siècle avant J.-C. le pays et même la ville de Gazza se trouvaient envahis par des colonies arabes, adonnées au commerce (7). Cette modification ethnographique de l'ancienne Philistée attestait un de ces fréquents changements dans la situation économique de la Syrie, la région œcuménique par excellence, vaste comptoir, où se donnaient rendez-vous les nations industrieuses de l'antiquité. De nouveau la route du commerce indien coupait le désert syrien, pour aboutir à Gazza, au grand avantage des populations de la péninsule arabique. Celles-ci, avec les richesses de l'Inde venaient décharger sur les quais de l'*emporium* philistin les produits de leur propre pays, ceux-là même déposés

(1) Baladori, *Fotoûḥ*, 56, 66.

(2) Cf. M. Hartmann, *Der islamische Orient*, II, 50, mais sans références.

(3) Au moyen du pèlerinage.

(4) J. S. *Tabaq*, I[1] 63, 15. Ibn Ḥag'ar, *Iṣâba*, II, 422; nos *Études sur le règne du calife omaiyade Mo'âwia I*, p. 126-28.

(5) Ṭab., *Annales*, I, 1091, 10; 1561, 10; *Ag.*, VI, 94, 5.

(6) En retournant d'Égypte, Paula et Eustochium débarquent à Maiouma, le port de Gazza. *Itinera latina* (éd. de l'*Orient latin*), I, 39.

(7) Cf. Stark, *Gaza und die philistaeische Küste*, p. 232-33.

par les rois-mages aux pieds du Christ nouveau-né, spécialement l'encens et les aromates, dont l'Arabie a toujours été considérée comme le marché principal (1).

*
* *

Commençons par nous prémunir contre une méprise, trop fréquente en cette matière: ce serait de confondre les citadins du Ḥig'âz médiéval, les habitants de Ṭâif et de la Mecque, avec les nomades, leurs voisins. Ceux-ci leur servent de caravaniers, tandis que Ṯaqafites et Qoraišites sont en réalité les bailleurs de fonds, les commanditaires des Bédouins. Sur l'échelle sociale une distance considérable sépare ces deux grandes fractions de la famille arabe. Entre elles, comme en témoigne le Qoran (2), les rapports demeurèrerent toujours tendus: il en sera ainsi, jusqu'à la fin du monde, entre le travail et le capital. Sous le rapport de l'esprit d'entreprise caractérisant les deux cités du Ḥig'âz (3), nous comparerions plutôt la Mecque à une sorte de Venise ou d'Amsterdam arabes, si les différences climatologiques ne s'opposaient à ce rapprochement (4).

Comme l'a observé Wellhausen, « après la chute de l'empire ḥimiarite, la Mecque paraît être devenue la plus grande et la plus puissante cité de l'Arabie » (5). Nous connaissons déjà les avantages de sa position géographique très centrale. Elle ne profita pas moins de sa proximité d'un véritable cercle de marchés: 'Okâz, Minâ, Mag'anna, Ḏoû'l Mag'âz, tous fréquentés par les Arabes. L'intelligence politique, l'esprit d'initiative des Qoraišites achevèrent d'assurer la prospérité commerciale de la Mecque. Le *ḥilm*, c'est-à-dire l'équilibre des facultés intellectuelles, facultés plus tournées vers la pratique que vers la spéculation scientifique; rien de plus fréquent que la revendication de cette qualité, dans les notices des Qoraišites (6), éloge infiniment précieux au sein

(1) Stark, op. cit., p. 322-24; L. Bréhier, *Colonies d'orientaux en Occident*, p. 3. Voir dans Ibn 'Aqîla, *'Anwân as-sa'âda* (ms. 'Âšir eff.) les nombreux voyages à Gazza et à Jérusalem d'Abou Sofiân en compagnie d'Omaija ibn Abis-Ṣalt. La première de ces villes aurait possédé le tombeau de Hâšim, l'ancêtre des Hâšimites.

(2) Voir les concordances du Qoran s. v. اعراب.

(3) Pour Ṭâif nous renvoyons à notre *Ṭâif la cité alpestre du Ḥig'âz*, extrait de la *Rev. des quest. scientifiques*, octobre 1906 ; voir aussi plus bas les extraits de la *Ḥamâsa* de Boḥtorî.

(4) Désert d'eau, désert de sable, le commerce arrive à vivifier ces étendues stériles.

(5) *Reste arabischen Heidentums*[2], p. 92.

(6) من حلماء قريش. Maqdisî, *Ansâb*, passim.

d'un peuple ardent et passionné, comme les Arabes; tel enfin que le mériteront plus tard les Omaiyades (1) les plus accomplis des Mecquois (2) et à ce titre prédestinés à fournir la première dynastie arabe.

Dans cette république marchande l'autorité se trouvait assumée par un puissant syndicat d'hommes d'affaires: banquiers et commerçants. Il peut paraître osé de parler d'autorité, de forme gouvernementale dans cette anarchique Arabie, ayant inscrit la défiance de toute autorité parmi les articles de son code politique: « Autorité, tyrannie! » Les poètes arabes s'obstinent à réunir ces deux concepts (3). Pourtant nulle part peut-être, comme à la Mecque, on ne pensa avoir mieux réalisé l'idéal de certaines démocraties modernes: concilier la plus grande somme de libertés individuelles avec le moins de gouvernement possible. De ce dernier, il n'est pas facile de découvrir une trace positive, du moins avec ses accessoires modernes d'administration, de fonctionnarisme et de bureaucratie.

A la Mecque on devine l'autorité. Mais bien téméraire, qui prétendrait fixer cette ombre insaisissable! Dans la communauté qoraišite existait-il des agents municipaux, investis d'une autorité dépassant le cercle de la famille et du clan, distincte enfin d'une influence morale et personnelle? Qui oserait le prétendre? Une tradition, remontant au moins jusqu'aux débuts du second siècle de l'hégire (4), affirme l'existence de certaines charges héréditaires, charges d'ailleurs purement honorifiques et ne conférant aucune juridiction (5). Mais cette légende (6) doit son origine à la vanité des grandes familles de

(1) Cf. notre *Mo'âwia*, p. 60-109: *le hilm de Mo'âwia et des Omaiyades*, et l'index s. v. *hilm*. Cet éloge, également accordé aux Taqafites — ils fournissent les *dâhia* de l'Arabie —, se rencontre rarement dans les notices des Médinois, population agricole.

(2) On ne parle jamais du hilm de Hâsim et des Hâšimites. La remarque, assez méchante, est de 'Gâhiz, *Haiawân*, II, 31, lequel s'empresse d'ajouter une mauvaise explication. La prend-t-il au sérieux? On ne sait jamais avec un écrivain de tant d'esprit, très adroit pour dépister la censure 'abbâside.

(3) والمسود يظلم ou وكل مطاع لا ابا لك يظلم, 'Gâhiz, *Haiawân*, III, 25, 3, 5.

(4) Elle se trouve déjà dans le *Nasab Qoraiš* de Zobair ibn Bakkâr (ms. Kuprulu, Constantinople). A l'élaboration de la légende les *nassâba* zobairites ont certainement contribué. Il leur importait d'exalter le père de 'Aiša, la tante et patronne d'Ibn Zobair. Cf. notre mémoire *Le triumvirat d'Aboû Bakr, 'Omar et Aboû 'Obaida*, dans *MFO*, IV, 114.

(5) Cf. *'Iqd*[2], II, 45-46.

(6) A l'exception pourtant des charges en rapport avec le sanctuaire mecquois. Cf. Snouck, *Het Mekkaansche Feest*, p. 167.

Qoraiš, désireuses de se créer des quartiers de noblesse, ou comme on disait, de « joindre l'illustration de la g'âhiliya à celle de l'islam (1) ». A cette légende nous devons les étranges dignités du « pavillon et des rênes » القبة والاعنة, de l'*išnâq*, de la *safâra* (2), des flèches, الازلام, etc., ignorées par les poètes contemporains, et même par leurs confrères de la période omaiyade, tous panégyristes d'une adresse consommée, quand il s'agissait de provoquer les largesses, en flattant l'amour-propre de leurs Mécènes. Ainsi, avant l'islam, le calife 'Omar aurait été chargé de la *safâra* (3) ou missions diplomatiques. Cette affirmation se heurte à l'extrême jeunesse du prétendu dignitaire et à son origine plébéienne (4) : deux conditions d'infériorité dans cette société, singulier mélange de tendances égalitaires et de prétentions aristocratiques.

Si plus haut nous avons prononcé le mot de république, c'est faute d'un terme mieux approprié. Le rapprochement avec Venise pourrait être encore plus décevant, si on commettait l'imprudence d'y insister. Fréquemment Aboû Sofiân est qualifié de شيخ قريش وكبيرها. Appellations sonores, de nature à égarer des esprits, habitués aux généralisations hâtives, à la classification des régimes et des organismes politiques. Ces titres sont d'ailleurs accordés avec la même libéralité à plusieurs de ses contemporains mecquois, comme Aboû G'ahl, Aboû Lahab, Ṣafwân ibn Omaiya. Gardons-nous de prendre le chef de la famille omaiyade pour une sorte de doge qoraišite. Même au sein de son propre clan les diverses familles se résignaient rarement à lui sacrifier leur autonomie privée. Aboû Sofiân fut simplement le premier des marchands, des banquiers de la Mecque, le plus riche peut-être, assurément le plus intelligent, le plus patriote (5), possédant, comme personne, le sentiment des intérêts

(1) Cf. '*Iqd*², II, 45.

(2) Elle consistait à conclure les traités de paix, arranger les مفاخرة et les منافرة entre les Qoraiš et autres tribus. Cf. '*Iqd*, loc. cit. Maqrîzî, *Imtâ'*, III (ms. Kuprulu, Constantinople).

(3) Et Aboû Bakr de l'*išnâq*. Mais au « mausim » dans son entrevue avec les Bakrites ceux-ci lui objectent qu'il n'est rien dans Qoraiš, ni du Dâr an-Nadwa ni.... ». A. Bakr ne réplique pas, mais اجتذب زمام ناقته راجعا. Cf. Nowairî, *Nihâia*, II, section 14e (ms. Kuprulu).

(4) Il comptait seulement 25 ans au moment de sa conversion et avait été berger dans sa jeunesse. J. S. *Tabaq.*, III¹, 190. Sur les privilèges apocryphes des grandes familles mecquoises, cf. Snouck, *Het Mekkaansche Feest*, p. 17.

(5) Ibn Hišam, *Sîra*, 275, 5: كان رجلاً حليماً منكراً يحب قومه حباً شديداً. Maqdisî, *Ansâb al-Qorašiyn*, ('Ašir eff., Constantinople) كان ذا راي وحكم ودهاء. Sur l'autorité des chefs de tribu, voir Al. Musil, *Arabia Petraea*, III, 334-35. Estime de Mahomet pour le génie d'Aboû Sofiân. 'Gâhiz, *Haiawân*, II, 93, 7. *Ag.*, VI, 93.

communs. Là réside le secret de l'influence toute morale, exercée par lui sur ses concitoyens (1), principalement à partir de Badr.

Jusqu'à un certain point, le *Dâr an-Nadwa*, ou la *Malâ'*, assumait la responsabilité du pouvoir. Il était formé par la réunion des chefs des plus aristocratiques et plus riches familles (2). Ni l'élection ni la naissance n'en ouvraient nécessairement la porte, mais bien plutôt le souvenir des services rendus, le prestige de la fortune et des grandes affaires. Ainsi il accueillera en son sein le millionnaire 'Abdallah ibn 'Gid'an, quoique membre lui-même du très modeste clan de Taim (3). L'autorité de cette réunion de sénateurs -- les jeunes gens n'y sont pas admis (4) -- autorité toute de confiance, consistait surtout à conseiller, à étudier, à prévoir, à offrir aux citoyens le bénéfice de l'expérience des Pères conscrits (5). Très jaloux les uns des autres, intraitables quand il s'agissait de l'indépendance de leurs clans respectifs, ces irréductibles individualistes, une fois réunis en corps prenaient conscience de leur solidarité; sans aucun mandat officiel, ces chefs de famille sentaient qu'ils incarnaient le pouvoir de la communauté marchande, se gouvernant et se commandant par elle-même; c'était le *self-government* des intérêts matériels, coalisés contre les dangers extérieurs.

Sans toucher à l'autonomie des familles particulières, la communauté sait à l'occasion exercer une pression morale, lorsque le bien public, l'intérêt de la cité commandent cette intervention (6). Cela rappelle de loin, de très loin l'organisation de Venise et de certaines communes du moyen-âge. C'est le même instinct de solidarité, avec des réveils incessants de l'esprit anarchique, propre aux Arabes. On s'en apercevra après la bataille de Badr. Pour relever

(1) Voir J. S., *Ṭabaq.*, II[1], 25, 10-16, comment les *ašrâf* de Qoraiš lui confient la mission d'organiser la revanche de Badr. Cf. notre *Mo'âwia*, 89.

(2) Les قريش البطاح Mas'oûdî, *Prairies*, IV, 122, à l'opposition des قريش الظواهر ou des faubourgs. Comp. I. S. *Ṭabaq*, II[1], 25, 10, 18.

(3) *Ag.*, VIII, 2-3.

(4) Sinon à titre exceptionnel, comme le prétendent certaines traditions de famille : ainsi Ḥakîm ibn Ḥizâm à l'âge de 15 ans. Ibn 'Gauzî, *Montazam*, II (ms. 'Ašir eff., Constantinople), 74b. Cf. notre *Mo'âwia*, 183, 244, 246 Azraqî, 464-65; I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 39; Ibn Doraid, *Kitâb al-Ištiqâq*, 97, 4. Le Dâr an-Nadwa ne paraît pas avoir été un bâtiment public; il appartenait en propre à Ḥakîm ibn Ḥizâm, lequel le vendit plus tard à Mo'âwia. Nawawî, *Tahḏîb*, 215-16.

(5) Le *Dâr an-Nadwa* était l'ancienne maison de Qoṣaiy. Qoraiš garda la coutume de délibérer dans la demeure de cet ancêtre vénéré. Ṭab., *Annales*, I, 1097-98.

(6) Le Qoran, *8*, 36 y rendrait hommage.

le prestige de la république, gravement atteint, les grandes familles sacrifieront leur énorme part de bénéfices (1) dans la caravane, sauvée du désastre ; elle sera consacrée à préparer, pendant une année entière, la revanche de Ohod. Sur un autre point de la Péninsule, on eût difficilement obtenu une pareille entente. Elle garantira longtemps la suprématie politique de la Mecque sur les autres Arabes. Formés à cette école, les Qoraišites, lorsque l'islam leur aura ouvert l'ancien monde oriental, se sentiront prêts à en assumer la direction, Au califat omaiyade, ils fourniront, avec la ville-sœur de Ṭâif, une série d'hommes d'état, capables de figurer, non sans honneur, sur la scène politique du 7e et du 8e siècles (2).

Le commerce de la Mecque profita également de l'attraction, exercée par la Ka'ba, centre d'un pèlerinage national. Ainsi le temple de Jérusalem développa chez les Juifs de la *Diaspora* (3) les institutions de la banque (4). L'inviolabilité du ḥaram, ou territoire sacré de la Mecque, ne profita pas moins à ses intérêts commerciaux. Avec raison le Qoran insiste sur l'avantage de cette sécurité, un phénomène inconnu en Arabie, cette terre classique du ***bellum omnium contra omnes !*** On la devait à l'intercession du prophète Abraham (5). Cette même intercession lui avait valu de voir affluer chez elle tous les fruits de Ṭâif, toutes les productions des pays les plus favorisés, régner l'abondance, malgré la stérilité du terroir (6). Le Qoran mentionne, en l'approuvant, cette union intime des affaires profanes et religieuses, l'exercice de la piété et des spéculations commerciales (7), suprême attraction pour les habitants de la Péninsule, les tournées, les prostrations autour de la Ka'ba, l'accomplissement des vœux, les sacrifices, les festins rituels, où il recommande d'invoquer le nom de Dieu et de ne pas oublier l'indigent (8). Ces recom-

(1) I. S. *Ṭabaq*, II¹, 25 نحن طيبو الانفس ان تجهزوا بربح هذه العير جيشا الى محمد ...واخرجوا ارباحهم Comp. Nöldeke, *Z D M G*, 1886, p. 177 ; notre étude sur *Tâif*, p. 7.

(2) Cf. Wellhausen, *Reste*, p. 93-94 ; notre *Mo'âwia*, passim.

(3) Cf, *Revue des études juives*, 1906 ¹, p. 217 ; 1906 ², p. 24 etc.

(4) Pour toutes les questions regardant le ḥag'g' ancien, voir le beau travail du Prof. Snouck Hurgronje, *Het mekkaansche Feest*. Le contenu dépasse de beaucoup la portée du titre.

(5) Qoran, *14*, 35 ; *106*.

(6) Qoran, *2*, 124-25 ; *28*, 57 ; *29*, 67 ; *106*.

(7) Qu'on n'éprouve pas de scrupules à cet égard ! Qoran, *2*, 195.

(8) Qoran, *22*, 25-33. Cf. Nöldeke-Schwally, *Geschichte des Qorans*, 214.

mandations montrent suffisamment la place, prise par le commerce dans le ḥag'g' qoraišite; place envahissante, puisqu'il fallait rassurer certaines âmes timorées.

La Mecque fut encore redevable à l'institution des mois sacrés (1). Pendant cette trève de Dieu, grâce à l'interdiction de la razzia et de tout acte de violence, les tribus ennemies fusionnaient sans crainte dans le *ḥaram* de la Mecque, dans les marchés, les foires voisines du territoire sacré. La tenue de ces foires précédait ou suivait de près la période du ḥag'g'. Ainsi en s'ébranlant pour le pèlerinage, les fidèles se préparaient en même temps à faire une tournée commerciale (2). Entretemps ils traitaient de leurs intérêts communs, renouvelaient ou dénonçaient les alliances, déclaraient la guerre ou soumettaient leurs différends à des arbitres. Ces négociations coïncidaient avec l'époque des *Jeux floraux* de l'Arabie. Religion, poésie, plaisirs, intérêts, commerce, tout s'empressait de mettre à profit cette trop brève interruption dans la vie agitée de la Péninsule. On serait même allé, semble-t-il, jusqu'à traiter les pèlerins aux frais du trésor mecquois. Pour leur entretien la chair des innombrables victimes fournissait les pièces de résistance; pour les abreuver, le raisiné, fait avec le délicieux *zabîb* de Ṭâif, donnait une boisson économique, très appréciée des Bédouins (3). On voit comment nulle part plus qu'à la Mecque « la religion rendit des services au commerce » (Sprenger). Quand ils s'opposeront aux innovations de Mahomet, les sceptiques marchands de Qoraiš s'inquiéteront surtout de sauver une organisation, si favorable à leurs intérêts. Ces conservateurs refuseront de faire à sa suite un saut dans les ténèbres. Le Qoran a prévu l'objection. D'après lui Allah saura bien trouver une compensation à leurs sacrifices (4) en faveur de la vérité. Sorti d'un peuple de commerçants, le Prophète sent la nécessité de rassurer ces esprits positifs. L'évènement lui a complètement donné raison.

En dépit, ou si l'on préfère, à raison des abondants renseignements, réunis par la Tradition, nous connaissons fort mal le pèlerinage préislamique. De cette documentation tendancieuse et confuse on croit pouvoir dégager un

(1) Cf. Snouck, op. cit. 18-19.

(2) Dans l'ancien ḥag'g', c'était le but principal, comme l'a prouvé Snouck, op. cit. passim. Les païens auraient également amené à la Mecque les prémices de leurs troupeaux pour les faire bénir. Cf. Qoran, *22*, 29 et Snouck, op. cit., 46-47.

(3) Comp. J. S. *Ṭabaq*, II, 131, 5-15.

(4) Comp. Commentaire sur Qoran *9*, 28 وان خفتم عيلة, Ṭab. *Tafsîr*, X, 66-66.

fait capital pour notre sujet. Antérieurement à l'hégire, le ḥag'g' mecquois avait réussi à absorber à son profit la visite aux sanctuaires, situés hors du ḥaram. Adroite combinaison, chef d'œuvre de la politique qoraišite, s'ingéniant à tout ramener à la Mecque, à y placer le centre de toutes les affaires, commerciales et religieuses! Cette fusion de cérémonies, cette subordination de sanctuaires, appartenant à des cycles mythologiques (1) jadis distincts, avaient été couronnées de succès; l'opinion publique en Arabie les avait acceptées. A la suite d'une évolution, plus ou moins longue, impossible à poursuivre dans le détail, les lieux sacrés de Minâ, 'Arafa, jadis indépendants (2), possédant des cérémonies, des desservants distincts, s'étaient vus, malgré l'éloignement de plusieurs, transformés en simples stations, *mawâqif* de la *'omra* mecquoise primitive, devenue le grand pèlerinage arabe, dirigé par des Qoraišites. Les *dii minores* du Tihâma furent forcés d'abdiquer devant le « Maître de la vieille maison » mecquoise. Ainsi tout débutait et se terminait autour de la Kâ'ba, c'est-à-dire à la Mecque. On s'industria pour y retenir la foule des visiteurs, afin d'en faire les clients de la banque et du commerce qoraišites.

*
* *

Quand on étudie de près la si variée et pittoresque littérature de la *Sîra* et du ḥadîṯ, on éprouve l'impression de la vie intense, débordant de cette stérile vallée de la Mecque ; on croit surprendre comme le bourdonnement de cette ruche humaine, ou se trouver aux abords d'une de nos Bourses modernes. C'est la même agitation, la même fièvre de lucre, la même succession de fortunes rapides et de catastrophes non moins inattendues. Du sein de clans obscurs, comme celui de Taim et de 'Adî (3) surgissent des inconnus, enrichis par d'heureuses, mais pas toujours honorables spéculations. Vers ces parvenus monte l'encens des poètes (4) et dans leur palais (5) on règle les

(1) J'emploie ce terme impropre, faute de mieux. A propos du culte préislamique, il arrive aux Compagnons de *fabriquer* des vers *anciens*. Cf. Snouck, op. cit. p. 96.

(2) A propos de Doû'l Mag'âz, سوق من اسواق مكة, I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 237, 10.

(3) *'Iqd*[2], II, 47.

(4) Cf. *Ag.*, VIII, 4.

(5) Celui de 'Abdallah ibn G'id'ân. Il est سيد قريش فى الجاهلية et chez lui fut conclu le حلف الفضول. Zobair ibn Bakkâr, *Nasab Qoraiš* (ms. Kuprulu) 127 *b*. On faisait facilement fortune à la Mecque ; à Ṣohaib, le compagnon de Mahomet, d'origine étrangère, les Qoraišites disent : اتيتنا صعلوكا وكثر مالك عندنا, I. S. *Ṭabaq.*, III[1], 162.

destinées de la république. Tel ce maquignon de chair humaine 'Abdallah ibn G'id'ân, loué par un panégyriste, pas moindre que le célèbre Omaiya ibn Abis-Salt. Cette rapide prospérité connaît aussi les années de crises. Elles atteignent jusqu'au millionnaire Ibn 'Gid'ân, au grand désespoir des poètes, mal payés pour leurs ronflantes qasîdas (1). Aussi leur déconseille-t-on pour lors le voyage de la Mecque.

La majorité de la population, travaillant avec des capitaux d'emprunt (2), cette ville devient le paradis des courtiers, des entremetteurs, des banquiers avec leurs *amwâl,* placés à des taux énormes (3). Dans les échoppes des changeurs on spécule sur le cours, sur le change, on joue à la hausse, à la baisse sur les monnaies étrangères. L'afflux des pièces byzantines, sassanides, yéménites à la Mecque, la complication des anciens systèmes monétaires, les connaissances exigées par leur manipulation (4) donnaient lieu à d'infinies combinaisons (5), où le *sarrâf* d'alors n'avait garde de s'oublier. Le Qoran, croyons-nous, les a principalement en vue, quand il polémique avec tant d'insistance contre les faux poids (6) ; tricheries (7), favorisées par la différence d'étalon monétaire, par la variété des alliages (8). De nos jours la veille du départ des caravanes dans les ports de la Tripolitaine ou du Yémen, le *talari* de Marie-Thérèse, seul accepté dans l'intérieur, fait prime. Un phénomène analogue a dû se produire à la Mecque vers l'époque de la double caravane annuelle, se rendant en Syrie ou au Yémen. Pour le convoi syrien les beaux dînârs d'Héraclius — les poètes leur comparaient le visage de leurs héros (9) — ne furent sans doute pas moins recherchés et donnèrent lieu à d'aussi fructueuses spéculations.

(1) Cf. *Ag.*, VIII, 3.

(2) C'est le في الناس ou مال متفرق في التجار. Il y a également les ودائع, dépôts d'argent confiés aux banquiers. I. S. *Tabaq.*, IV', 5, Ibn His'âm, *Sîra,* 460, 5 ; 469, 6 ; 770.

(3) Cf. Bohtorî, *Hamâsa,* éd. Cheikho, chap. 171, 172.

(4) Cf. *Rev. ét. juives,* loc. cit.

(5) Nommons le change de la monnaie, le contrôle, la vérification du numéraire, les modalités du change : or contre argent ou inversément. Il faudrait étudier le hadît à ce point de vue : ce serait la matière d'une intéressante monographie !

(6) Qoran, *6,* 152 ; *17,* 35 ; *26,* 182-83 ; *55,* 8-9.

(7) Elles ont dû être fréquentes à en juger par la sévérité outrée du hadît, qualifiant de ربا le change de l'or contre l'argent ou *vice-versa.* Moslim, *Sahîh,* I, 465-66.

(8) On échangeait aussi au poids. Moslim, *Sahîh,* I, 466-67.

(9) *Lisân al-'Arab,* XIV, 219. 'Gâhiz, *Haiâwan,* IV, 84, 5, I. S. *Tabaq.*, VI, 146, 15. Ibn Mas'oûd a trois fils كانهم الدنانير حسنا. Ibn 'Gauzî, *Safwat as-Safwa,* I, 126 a.

Aboû Sofiân et les grands Qoraišites, contemporains de Mahomet, étaient à proprement parler des financiers. Aux caravaniers, aux commerçants, aux commissionnaires de toute nuance ils avançaient les fonds indispensables à leurs opérations, يجهزون الناس comme s'expriment nos textes (1) et ils ajoutent بماله واموال قريش au moyen de leur capital, et des capitaux, déposés dans leur banque (2) par les Qoraišites, grands et petits. Parfois les financiers dirigeaient eux-mêmes ou accompagnaient les caravanes (3), surtout quand ils y avaient engagé des sommes considérables. Ils tenaient à les surveiller de plus près, ou bien ils allaient étudier sur place les marchés des pays voisins, s'y pourvoir de numéraire, et s'entendre avec leurs correspondants. C'est ainsi qu'Aboû Sofiân faillit se mesurer d'abord avec Mahomet dans la plaine de Badr, en ramenant de Syrie la riche caravane mecquoise.

Avant tout, lieu de passage, de transit, ville bancable, la métropole qoraišite possédait la population, les mœurs, les institutions, spéciales à ce genre de transactions.

C'est fréquemment l'usure, le ربا dans toute sa laideur, cent pour cent ou comme on s'exprime, dînâr pour dînâr (4). Connaissant l'esprit aventureux de leurs compatriotes, les risques courus par le transit des caravanes, les prêteurs mecquois exigent des gages formidables; ils mettent hypothèques sur tout, sans en excepter la vie humaine. Parfois le débiteur, trop souvent doublé d'un joueur, devient lui et les siens l'esclave des financiers (5), c'est-à-dire, son homme-lige, obligé désormais de travailler pour son compte. On comprend pourquoi le Prophète a maudit non seulement les usuriers (6), mais leurs employés, leurs écrivains — tout était soigneusement enregistré —

(1) *Ag.* VI, 93, 11. Tab., *Annales*, III, 2304, 6.

(2) Ou confiés à un financier, cela s'appelait شارك فلان être associé avec un tel, car on partageait les bénéfices des opérations. Ainsi fit Aboû Bakr avec Ḥakîm ibn Ḥizâm; Sibt Ibn Gauzî, *Mir'at*, III (ms. Kuprulu, Constantinople). C'était la commandite. Comp. Tab. III, 2308, 13. كانا شريكين متفاوضين في المال ; III, 2387, 4.

(3) يخرج احيانا بنفسه est-il dit d'Aboû Sofiân. Maqrîzî, *Imtâ'*, III (ms. Kuprulu).

(4) Moslim, *Sahîh*, I, 465. Comp. Qoran, *3*, 128; ou dirhem, pour dirhem; cf. notre *Mo'âwia*, 171, 409. Ibn Hag'ar, *Isâba*, II, 396, 6. Azraqî, 351, 365, 5; Ḥanbal, *Mosnad*, I, 109, 6 d.l.; III, 4 الرما ; الرما وهو الربا une forme mecquoise (cf. Bakka-Makka); H. Grimme, *Mohammed*, I, 14, n° 1.

(5) Qotaiba, *'Oyoûn*, 432; *Ag.* IV, 19; I. Hišâm, *Sîra*, 430; Wâqidî (Wellh.), 96.

(6) Dans ces interdictions l'influence juive est visible. Cf. *Rev. ét. juives*, loc. cit. Baĝawî, *Maṣâbîḥ as-sonna* (ms. Berlin) 122ᵃ.

ceux qui sollicitent ou acceptent leurs avances (1). Malheur, ajoute-t-il encore, à qui trompe les Bédouins (2) !.. Le cas se présentait donc !

Il faudrait pourtant se garder de toute exagération, prévenir les malentendus en cette matière. Ce terme d'usure, nous ne le comprenons pas aujourd'hui, comme au moyen-âge. Il désignait à cette époque « tant en Orient qu'en Occident l'intérêt de l'argent, d'une façon générale, et non pas seulement l'intérêt excessif (3). Les docteurs du moyen-âge ont eu beaucoup de peine à comprendre que l'argent pût légitimement porter intérêt ; il paraissait être une matière inerte ; on ne le voyait pas produire comme les terres, les arbres, les vergers, les troupeaux. La notion d'un capital, qui travaille et s'augmente, n'était pas habituelle alors, comme elle l'est devenue dans l'âge moderne » (4). Les anciens Qoraišites considéraient le ربا ou prêt d'argent comme une simple opération commerciale (5) ; et l'on se voit obligé de leur donner raison, quand ils réclamaient une compensation pour l'abandon temporaire de leur capital (6). Mais, nous le savons également, cette compensation dépassa souvent les bornes ; elle devint hors de proportion avec le *lucrum cessans* et les risques courus. « O vous qui avez cru, dit le Qoran (*3*, 128), ne vous engraissez pas au moyen d'énormes usures لا تاكلوا الربوا اضعافا مضاعفة ». Ces risques, hâtons-nous de l'ajouter, ne furent nulle part moins imaginaires qu'en Arabie. Le Prophète se refusait à admettre la légitimité des intérêts, quand l'emprunteur offrait une garantie (7). Garantie souvent illusoire ! impossible même quand il s'agissait de Bédouins insaisissables, ou ne possédant rien. Ces derniers s'en rendaient parfaitement compte. Il faut

(1) Ḥanbal, *Mosnad*, I, 393 ; III, 3 ; 'Ǧâḥiẓ, *Bayân*, I, 163. Ya'qoûbi, II, 73 bas. Paraboles de banquiers, accommodants avec leurs créanciers. Ḥanbal, op. cit., II, 339 ; V, 407 ; Moslim, op. cit. I. 459.

(2) Abrégé du *Mosnad*, d'Ibn Ḥomaid (ms. Berlin), 7ª. Pour l'intervention de l'écriture dans les affaires de commerce et de banque, cf. Qoran, *2*, 282-84.

(3) Comp. I. Hišâm, *Sîra*, 273, 3. Un Maḫzoûmite au lit de mort dit à son fils de réclamer ses capitaux ربا, prêtés à intérêt à Ṭâif.

(4) C. de Vaux, *La doctrine de l'islam*, p. 87-88.

(5) Cf. Qoran, *2*, 279. Toute transaction, ne se bornant pas à un simple échange, le ḥadîṯ affecte de l'appeler ربا, Moslim, *Ṣaḥîḥ*, I, 446, 449-50, item le change de l'or contre l'argent. *Ibid.* 465-66. Mo'âwia vend un vase d'or un prix supérieur au poids. On le fait blâmer par Aboû'd Dardâ'. Il répond fort à propos : « je n'y vois point de mal ما ارى بهذا باسا ». *Sonan as-Šâfi'î* (ms. B. Khéd.).

(6) Qoran, *2*, 278-81.

(7) بطل الربا فى الرهن. Ibn Sa'd (Well.), p. 12, 2 d.l.

voir dans la *Ḥamâsa* de Boḥtorî, récemment publiée par mon collègue le P. Cheikho (1), les sentiments des Bédouins, créanciers des Mecquois, en matière de loyauté financière. Si ces documents attestent chez les banquiers qoraišites une véritable âpreté au gain, ils trahissent chez les nomades la résolution de ne tenir aucun de leurs engagements, de laisser tranquillement, comme nous dirions, protester leur signature, en mangeant les capitaux (2), ainsi qu'ils s'exprimaient.

Dans cette anthologie poétique prenons le chapitre 172. Il porte cet entête suggestif : « Sur les délais dans le paiement et le refus de s'en acquitter ». Nous y glanons les sentences suivantes : « J'exploite l'avidité de mes créanciers pour me tirer d'affaire dans la gêne » (3). En attendant on les amuse, on entretient leurs illusions. Vaines espérances ! Elles reposent « au fond de l'Océan ! » (4).

Parfois les banquiers se fâchent. Comme riposte on leur prépare « un sabre ou un bâton noueux » (5). Pour les amadouer, on s'était d'ailleurs montré coulant sur les conditions de l'emprunt; finalement ils « s'apercevront bien de quel côté se trouve le gain » (6). En prévision de ces déloyautés, les financiers de Qoraiš prenaient la précaution d'imposer le serment aux Bédouins. Inutile prévoyance ! (7) « Je me parjurerai, s'écrient triomphalement les poètes, organes de la mentalité des nomades; Dieux est miséricordieux, il pardonnera » ! (8). Au serment on adjoignait l'obligation d'affranchir leurs esclaves, en cas de dédit, de divorcer d'avec leurs femmes. Ces aggravations n'embarrassent pas la conscience des Bédouins. « On m'a fait jurer de rendre la liberté à mon esclave Dohaim. Ce dernier sait à quoi s'en tenir à cet égard. Si l'on y ajoute la condition du divorce, je reprendrai mes femmes, comme si jamais je n'avais divorcé » (9). Pourquoi d'ailleurs se mettre en peine ? Leurs femmes ne possédaient pas de douaire ! A un autre le parjure paraît une

(1) D'après l'unique ms. de Leiden, Beyrouth, 1909.
(2) اكل الاموال.
(3) *Ḥamâsa*, n° 1413, v. 4.
(4) قعر الزاخر. *Ḥamâsa*, n° 1414, v. 6.
(5) *Ḥamâsa*, nos 1417, 1418.
(6) *Ḥamâsa*, n° 1420.
(7) Cf. *Ḥamâsa*, chap. 172. Mahomet aurait interdit le serment dans les ventes. Moslim, *Ṣaḥîḥ*, I, 472-73.
(8) *Ḥamâsa*, n° 1425.
(9) *Ḥamâsa*, n° 1427.

excellente affaire, il gardera l'argent de son créancier et se « débarrassera de la présence de deux vieilles mégères » (1), encombrant son foyer !

La *Ḥamâsa* est une anthologie. Mais dans une société, où les poètes pouvaient afficher une telle impudence, on voit combien se virent justifiées les exigences des financiers de Qoraiš et les défiances du Prophète, interdisant les transactions avec les Nomades (2).

Pour n'être pas trop incomplet, il faudrait également rappeler les réserves, exprimées par Mahomet, sur la loyauté trop rare dans le commerce. Le négociant intègre, il n'hésite pas à le placer au Paradis à côté des Prophètes et des martyrs (3). Elle ne courait donc pas les rues, à la Mecque et à Médine, cette loyauté parfaite, pour nécessiter de tels encouragements. Un jour un Bédouin entendant faire par Mahomet le portrait d'un homme insatiable s'était écrié : « Ce devait être un Qoraišite ou un Anṣârien ! » (4). En réponse à cette appréciation malveillante, on peut citer cette parole du Prophète : « Je songe à refuser tout cadeau, excepté d'un Qoraišite, d'un Ansârien ou d'un habitant de Ṭaîf » (5). Il ne voulait donc rien avoir à démêler avec les Bédouins, avides et intéressés (6).

*
* *

Avec les taux usuraires, avec la foi douteuse des Bédouins, toujours mauvais payeurs, la faillite, sans en excepter la faillite frauduleuse, la *mangerie* des capitaux, اكل الاموال deviennent des faits quotidiens dans la vie de la cité (7).

Aussi Mahomet refuse-t-il de bénir le convoi funèbre de ses compagnons, morts insolvables (8). Comme si pour ces marchands-nés l'insolvabilité et la fraude eussent été des concepts inséparables.

(1) *Ḥamâsa*, nos 1429, 1433, 1434.

(2) Moslim, *Ṣaḥîḥ*, I, 444-45, ou comme on explique parfois de leur servir de courtier سمسار.

(3) Dârimî, *Mosnad* (ms. Leiden), 215b Baǧawî, *Maṣâbîḥ as-sonna* (ms. Berlin), 122b.

(4) Ḥanbal, *Mosnad*, II, 512, 1. Comp. encore cette parole de Mahomet: التجار هم الفجار. Ḥanbal, III, 428.

(5) لقد هممت ان لا اتهب الا من قرشي او انصارى او ثقفي. Aboû 'Obaid, *Garîb al-ḥadîṯ* (ms. Kuprulu, Constantinople), 71a.

(6) Innombrables traits de cette avidité. Voir *Ag.*, XI, 67.

(7) Ṭab., *Annales*, III, 2305, 15 ; افلس, *Ag.*, IV, 19 ; I. Hišâm, *Sîra*, 470 ; Moslim, *Sahîh*, I, 459, faillite frauduleuse, comme il ressort du contexte.

(8) Ḥanbal, *Mosnad*, II, 296, 453 ; III, 38 ; V, 13 ; Qotaiba, *Moḫtalif al-ḥadîṯ*, 237a défense plus tard abrogée. Ḥâzimî, *Nâsiḫ wa Mansoûḫ* (ms. Berlin), 55 b - 56 a.

Après le fléau de l'usure, sévit celui de la spéculation. On vend, on revend des marchandises imaginaires ou non encore livrées (1) ; on joue à la hausse, ou à la baisse sur les céréales (2), sur le chargement de caravanes attendues, sur le rendement présumé des moissons et cela longtemps avant leur maturité (3). De là, nouvelles faillites à la suite de récoltes mauvaises ou insuffisantes (4). Dans ces jeux de hasard, tout est imaginaire, excepté la convoitise des joueurs. La cupidité inspirait les fausses surenchères, les accaparements (5). Pour les prévenir, le Prophète défend de courir au devant des convois (6), de vendre les céréales avant de les avoir pesées et emmagasinées.

Contre toutes ces manœuvres, le hadît fera plus tard fulminer par Mahomet de sévères interdictions. Celles dirigées contre le *maisir*, un jeu assez innocent et en somme philantropique, doivent provenir de la même inspiration : le désir de combattre la fièvre de la spéculation. Le démon du jeu survécut à toutes les restrictions. A Médine les califes 'Omar et 'Otmân feront tuer les coqs, les pigeons, les chiens : toujours pour combattre cette passion invétérée chez les descendants des anciens marchands qoraïsites. C'est l'explication, infiniment plausible, du très spirituel G'âhiz (7).

Au dire de Strabon, tous les Arabes sont commerçants : cela était vrai surtout à la Mecque, on y estimait seulement cette profession (8) : ومن لم يكن

(1) ما لا يملك. Moslim, *Sahîh*, I, 445-46. Hanbal, *Mosnad*, II, 189 ; III, 42, 453-54, 402.

(2) Hakim ibn Hizâm spécule sur le طعام الصدقة, les céréales, emmagasinées dans les dépôts publics. Comment Mahomet a-t-il pu l'ignorer ? Mais il lui défend de continuer. Nasâ'î, *Sonan* (ms. Noûrî 'Otmânî), *livre des ventes*.

(3) Hanbal, *Mosnad*, III, 115, 250. Cf. *Rév. ét. juives*, loc. cit. Qotaiba, *Mohtalif*, 237, 3, d.l. ; 444, Dârimî, *Mosnad* (ms. Leiden), 215-17 ; Bagawî, *Masâbîh* (ms. Berlin), 123 *a-b*. Abrégé du *Mosnad* d'Ibn Homaid (ms. Berlin), 3[a] ; le جذام est le châtiment des accapareurs : les maulâs de 'Omar et de 'Otmân s'y livrent. Nasâ'î, *Sonan* (ms. Noûrî 'Otmânî, Constantinople), *livre des ventes* ; *Mosnad* d'Ibn Homaid (ms. Se Sophie, Constantinople) ; Aboû Obaid, *Garîb* (ms. Kuprulu), 49[a].

(4) Moslim, *Sahîh*, I, 458. Mahomet conseillait alors un concordat. D'autre part il déclare martyr celui « qui meurt en défendant ses créances دين ». Nasâ'î, loc. cit. Un hadît inspiré par les banquiers !

(5) Moslim, *Sahîh*, I, 443-44, 472.

(6) Moslim, *Sahîh*, I, 444-45,

(7) *Haiawân*, I, 144, 5 ; III, 58, 59.

(8) Ibn Saiyd an-Nâs (ms. Leiden) et dans la plupart des *Sira*. D'après Wellhausen, *Reste*², 225, Mahomet, ayant établi la *zakât*, aurait cru devoir interdire le *maisir*.

تاجرا فليس عندهم بشي (1). N'est-elle pas suggestive dans sa naïveté la qualification de marchand, dans Sebeos, l'historien arménien presque contemporain (2), pour désigner Mahomet. D'après M. Torrey, le concept de Dieu dans le Qoran, correspondrait à « a somewhat magnified and idealized picture of a Mekkan merchant » (3). L'insistance extraordinaire sur des détails d'ordre pratique dans le Qoran, comme l'obligation de faire son testament (4), ne dénote-t-elle pas également un esprit positif, comprenant l'importance des bonnes liquidations, des comptes clairs et bien faits ?

Parmi les commerçants qoraišites nous rencontrons les noms des *Moba'ss'ara*, des plus illustres musulmans (5) : 'Abbâs, 'Otmân, Talha, Zobair, 'Abdarrahman ibn 'Auf. Ce dernier — lui-même en convenait — avait placé la moitié de sa fortune en ربا (6) c'est-à-dire à intérêts. Ces opérations d'un Moba'ss'ar, faites au vu et su du Prophète, montrent avec quelle largeur il faut interpréter les intentions du Maître. Le troisième successeur de Mahomet, 'Otmân armera pour son compte une véritable flotille marchande (7). Dans la seconde expédition du côté de Badr, où se tenait une foire annuelle, chaque Sahâbî avait emporté sa pacotille commerciale (8). L'ennemi s'étant dérobé, on n'eut pas l'occasion de cueillir des lauriers ; on réalisa du moins cent pour cent de profit (9). En arrivant pour la première fois à Médine (10), les Mohâ'gir mecquois se font d'abord conduire au marché pour y commencer leurs spéculations (11). Leur génie commercial fera le reste ; et comme 'Abdarrahmân ibn 'Auf, ils se feront forts de « trouver de l'or et de l'argent derrière les pierres » (12). Ils passeront leur journée au bazar, laissant à de

(1) Même dans leurs jeux, les petits Qoraišites songent déjà au commerce. Voir le trait du jeune Ibn G'a'far ; *Ag.* XI, 67, bas. Le Prophète approuve et bénit.

(2) *Histoire d'Héraclius*, éd. Macler, p. 95.

(3) *The commercial-theological terms in the Koran*, p. 15.

(4) Voir dans *Concordance du Qoran*, وصية et d'autres dérivés de وصى. Le hadit reprend ces recommandations pour les renforcer.

(5) A Médine les compagnons du Prophète organisèrent des caravanes pour leur compte. I. S. *Tabaq.*, II$^{1}$, 65, 10.

(6) De là ses énormes richesses. Tab. *Tafsîr*, X, 122. Gâhiz, *Avares*, 209,

(7) *Tarîh al-Hamîs*, II, 268, 3.

(8) Wâqidî (Kremer), 318, 319 ; Wâqidî (Wellh.), 168. I. S. *Tabaq.*, II$^{1}$, 7, 6 d.l. ; 42-43.

(9) فربحوا للدرهم درهما. I. S. *Tabaq.*, II$^{1}$, 43, 1.

(10) Après l'hégire de la Mecque.

(11) Bohârî, *Sahîh*, III, 50. I. S. *Tabaq.*, III$^{1}$, 87.

(12) Hanbal. *Mosnad*, III, 271, 7 : قد رايتني ولو رفعت حجرا لرجوت ان اصيب ذهبا او فضة.

pauvres diables, comme Aboû Horaira, le soin de recueillir les hadît prophétiques (1). Voilà du moins l'explication, donnée par ce dernier, de son inépuisable faconde en matière de traditions.

Les femmes partageaient les mêmes goûts mercantiles. Hadîg'a, la première femme du Prophète, reçoit la qualification de *tâg'ira* (2). Elle dirigeait une maison de commerce et de banque ; elle possédait des employés, intéressés dans ses opérations, des caravaniers, où Mahomet prit d'abord du service (3). La mère de son plus fougueux ennemi, Aboû G'ahl, exploitait elle-même un commerce de parfumerie (4). Pour être plus exact, Hadîg'a pratiquait surtout la commandite, la *modâraba*, comme on disait (5). Elle prêtait des capitaux aux Qoraišites entreprenants, en stipulant une part proportionnelle dans les gains réalisés ; ou bien elle organisait des caravanes avec l'argent des petits rentiers, déposé en sa banque. Au retour le gain était partagé, selon le ***prorata*** des mises individuelles (6). Ses caravaniers se trouvaient d'ailleurs intéressés au succès de l'expédition : en vertu d'une très adroite combinaison ils étaient ou les créanciers ou les actionnaires ou les employés de Hadîg'a, souvent les trois à la fois.

Hind, la femme d'Aboû Sofiân, fit mieux encore. Répudiée par son mari, alors que son fils Mo'âwia gouvernait la Syrie, elle pria le calife 'Omar de lui prêter 4000 dirhems sur le trésor public (7). Avec cette somme, Hind (8),

(1) I. S *Tabaq.*, IV², 56,

(2) Tab., *Annales*, I, 1127 ; Wâqidî, (Kremer), 84. Ibn Saiyd an-Nâs, '*Oyoûn* (ms. Leiden) et dans toutes les rédactions de la *Sîra*. Comme on le voit par la légende de Hadîg'a les femmes qoraišites jouissaient d'une position assez indépendante. I. S. *Tabaq.*, VIII, 9.

(3) J. Hišâm, *Sîra*, 119.

(4) Wâqidî (Wellh.), 61 : *Ag.* I, 31-32.

(5) *Lisân al-'Arab* II, 32 المضاربة هي القراض .. والمضاربة ان تعطي انسانا من مالك ما يتجر فيه على ان يكون الربح بينكما او يكون له سهم معلوم من الربح.

(6) Tab., *Annales*, I, 1127. تستتجر في مالها وتضار بهم اياه بشيء تجعله لهم منه. Ibn Saiyd an-Nâs (ms. cité) تستاجر الرجال وتدفع اليهم المال مضاربة.

(7) Tab., *Annales*, I, 2766-67 ; d'après *Tarîh al-Hamîs*, II, 249, 4 d. l. elle serait morte au début du califat de 'Omar. Les premiers califes ont pu se permettre d'autres opérations avec les capitaux, accumulés dans le بيت المال. On les voit continuer leur commerce. Ainsi faisaient leurs représentants dans les provinces, comme Aboû Horaira, 'Otba, le frère de Mo'âwia. I. S. *Tabaq.*, IV², 60. Tab., *Annales*, I, 2766.

(8) Maqdisî, *Ansâb al-Qorašiyn* (ms. Kuprulu) l'appelle امراة حازمة ذات نفس وانفة. Cf. notre *Mo'âwia*, 69-70, 94, 96, 291.

s'étant procuré des marchandises, alla les vendre en personne aux tribus kalbites du désert de Syrie, comme le font de nos jours les femmes libanaises en Amérique et en Australie. Les marchandises, ramenées par elle, furent écoulées sur le marché de Médine. Ce trait de mœurs peint au vif cette société mecquoise et aussi cette famille des Omaiyades, où l'esprit d'entreprise ne formait pas le monopole des hommes.

Lorsque le manque de capitaux empêchait de faire des spéculations commerciales, les Mecquois devenaient courtiers, comme 'Omar dans sa jeunesse (1), ou ils s'employaient comme caravaniers : ainsi avait fait, avant son fils, le père de Mahomet (2). D'autres confiaient leur argent, de modestes sommes, n'atteignant pas la valeur d'un dînâr, à des capitalistes, en relations avec les pays étrangers (3). C'était leur façon de souscrire aux grandes entreprises, d'y prendre des actions. Aussi partait-il peu de caravanes, où toute la population, hommes et femmes, ne se trouvât intéressée. Aboû Sofiân l'attestera au sujet du convoi, sauvé de la débâcle de Badr (4). Au retour chacun recevait sa part de bénéfices, un dividende, proportionné au nombre d'actions souscrites (5), c'est-à-dire à la somme par lui confiée au capitaliste, organisateur de la caravane. Quand le même Aboû Sofiân rentre à la Mecque, on le voit assiégé par les Qoraišites, tous empressés de connaître le gain réalisé par leur argent, ou بضاعة comme on disait (6). On comprendra donc le rôle extraordinaire, joué par les caravanes, dans la vie de la cité.

Leur arrivée, leur départ étaient des événements publics ; tout le monde y participait. A Médine, devenue depuis l'hégire une cité qoraišite, l'annonce de l'arrivée d'une caravane suffisait pour opérer le vide dans la mosquée et

(1) Ibn al-Aṯîr. *Nihâia* (Mš. B. Kh.) s. v. برطش.

(2) Ṭab., *Annales*, I, 1082.

(3) I. Hišâm, *Sîra*, 469, 2 ; Wâqidî (Kremer), 20, 21 ; Ṭab., *Annales*, I, 1339, 5 ; 1350, 8.

(4) ما بمكة قرشي ولا قرشية الا وقد بعث بها معنا Sibṭ ibn 'Gauzî, *Mir'at*, (ms. Kuprulu, Constantinople) II, 199ª. Le ḥadîṯ qualifie de ربا les صكاك, sortes d'actions financières, titres de rente. Moslim, *Saḥiḥ*, I, 446. Comp. I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 7 l. 12 ما من قرشي ولا قرشية الا له نش وصاعدا. Le نش = نصف, demi dinâr, ou demie اوقية d'or, une forme mecquoise. Ḥanbal, *Mosnad*, II, 337. *Lisân al-'Arab*, VIII, 245. I. S. *Ṭabaq*, VIII, 21-22.

(5) Comp. Ya'qôbî, II, 73, 2 d. l. رد الى كل ذي حق حقه Ṭab., III, 2305, 11.

(6) يسالون عن بضاعتهم Maqrîzî, *Imtâ'* III (ms. Kuprulu) بضاعة de بضع contribution financière à une entreprise. Cf. Ṭab., II, 2304, 6.

autour de la personne de Mahomet (1), comme en témoigne le Qoran (*62*, 11) وتركوك قائما (2). Quand arrivait celle de l'élégant et riche Daḥia al-Kalbî, on sortait à sa rencontre avec des tambours, non seulement en signe de joie, mais afin de prévenir les concurrents et en vue des spéculations à faire. Encore une démarche, mal vue par le Prophète, soucieux de prévenir les accaparements et autres manœuvres frauduleuses (3). En route ces convois restaient en communication constante avec la métropole. Par des courriers spéciaux (4), par l'intermédiaire des Bédouins rencontrés en chemin, on s'y tenait au courant des étapes quotidiennes. Les savait-on en danger, toute la ville était sur pied, incontinent on mobilisait les mercenaires, les confédérés des tribus voisines, les fameux « Aḥâbîš » pour voler au secours. Au besoin les gros banquiers, les grands capitalistes comme 'Abbâs et Aboû G'ahl montaient eux-mêmes en selle et mettaient flamberge au vent. Il s'agissait de sauver l'honneur et la fortune de la république. Aussi comprend-on l'émotion, causée parmi les Qoraišites, quand les bandes de Mahomet, réfugié à Médine, se mirent à intercepter les routes, pratiquant à leur façon le blocus continental. Mahomet ne s'y trompa pas : le meilleur moyen d'amener ses compatriotes à composition et à l'islam, c'était de troubler leur commerce (5). Ces derniers en convenaient : sans le commerce tout demeurait improductif, la vie devenait intenable à la Mecque (6). Quelques détails vont nous permettre d'en mesurer l'importance et le caractère lucratif. Les caravanes, généralement nombreuses — le nombre garantissait la sécurité et diminuait les frais généraux (7) — comptaient parfois jusqu'à 2500 chameaux (8) sans préjudice des autres bêtes de

(1) Boḥârî, *Ṣaḥîḥ*, II, 7, l. 15 ; 9, 4 ; C'est le cas lorsqu'arrivent les caravanes de 'Abdarraḥmân ibn 'Auf et de Daḥia al-Kalbî. Ḥanbal, VI, 115 : ms. anonyme n° 2007, (Paris) p. 135ᵛ. Dans le hadît, Daḥia est le type du riche marchand.

(2) Cf. notre *Mo'âwia*, 207-208.

(3) Cf. Nasâ'î, *Sonan*, livre des ventes (ms. Noûrî 'Otmâni, Constantinople).

(4) Aboû Sofiân en dépêche un pour avertir du danger, couru par la caravane, occasion de la bataille de Badr. L'opinion publique s'intéressait principalement, on le conçoit, aux deux grandes caravanes annuelles, mentionnées par le Qoran, sourate 106 ; véritables caravanes officielles.

(5) Quand Médine se trouve en mauvais termes avec la Mecque, elle menace de couper le متجرك الشام. Ḥanbal, *Mosnad*, I, 400.

(6) Wâqidî (Well.), 100.

(7) Taxes aux guides, péages aux tribus, etc. Cf. Tab., *Annales*, I. 1374, 10 ; ce que coûtait parfois un guide, voir Wâqidî (Kremer), 337, 5.

(8) Tab., I, 1271, 2. Wâqidî, (Well.), 34. Voir dans *Ag.*, XI, 24, 'Ǧâḥiẓ, *Maḥâsin*, 112, le matériel humain et animal d'une grande caravane.

somme; chevaux, ânes, utilisés comme montures. L'escorte : marchands, caravaniers, guides, variait de 100 à 300 hommes (1). Le passage, le ravitaillement de ces immenses convois formaient des sources de revenus pour les tribus, dont ils empruntaient le territoire (2); tribus, amenées par cette communauté d'intérêts à graviter dans la sphère d'influence de la Mecque. A l'encontre des transports modernes, ces énormes caravanes charriaient non des matières premières encombrantes, peu précieuses — la Mecque était un entrepôt, non une ville industrielle — mais des objets de valeur; nous le verrons tantôt

Les peaux brutes et travaillées, ces dernières sortant des ateliers de Ṭâif, formaient un des principaux articles d'exportation (3). Cela se comprend, vu l'importance de la vie pastorale en Arabie, où *mâl* (4) signifiait à la fois richesses et troupeaux. En Arabie le cuir servait à des usages extrêmement variés : on en faisait des tentes, des coussins, des nappes, des lits, des boucliers, des seaux, des outres, des récipients de toute nature et de toute forme (5); le cuir remplaçait encore le papyrus et le parchemin. Car, dans cette ville de banquiers, on écrivait beaucoup, et quoiqu'en ait dit Balâḏorî, la connaissance de l'écriture s'y trouvait répandue.

On est plus étonné de voir du Ḥig'âz exporter en Babylonie et même en Syrie, un pays de vignobles, les raisins secs de Ṭâif (6). Avec le cuir, le ***zabîb*** est fréquemment mentionné parmi les chargements des caravanes mecquoises (7). Venaient ensuite les métaux précieux, toujours fournis, mais en

(1) Cf. Wâqidî (Well.), 33, 34. I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 2, 4 et dans les ***Maġâzi*** les premiers chapitres, où il s'agit de l'enlèvement des caravanes qoraišites; chapitres riches en informations sur le commerce de cette période.

(2) *'Iqd*, I, 211, 4.

(3) Ṭab., I, 1274, 15; 1602; Ḥanbal, *Mosnad*, I, 202 'Gâḥiẓ, *Ḥaiawân*, V, 143; cf. notre *Ṭâif, cité alpestre.*

(4) A Médine, centre agricole, il désigne les domaines ruraux : مال رابح une propriété productive.

(5) Cf. 'Gâḥiẓ, *Ḥaiawân*, V, 143. Comp. dans Al-Musil, *Arabia Petraea*, III, 137-38 la liste des ustensiles en cuir chez les Bédouins de Moab-Edom.

(6) Cf. notre *Ṭâif*, op. cit. p. 4.

(7) Ṭab., *Annales*, I, 1274. La plupart des riches Qoraišites possédaient des propriétés à *Ṭaif*; cf. op. cit. Diffusion de l'écriture à la Mecque à l'encontre de Médine, centre agricole وكان اهل مكة يكتبون واهل المدينة لا يكتبون. I. S. *Ṭabaq*, II[1], 14, l. 15, 'Aiša, Ḥafsa savaient écrire. Qalqašandî, *Ṣobḥ*, I, 57. Ibn Sa'd, après avoir proclamé la rareté de cette connaissance, montre le contraire en détail, *Ṭabaq.*, III[2], 24, 35, 59, 77, 79, 83, 91, 136, 142, 148. Cf. Winckler, *M V A G*, 1901, p. 210.

moindre quantité, par les mines d'Arabie (1), jadis si riches: l'argent, « le principal article d'exportation du commerce qoraišite », comme s'expriment nos auteurs (2). Effectivement on signale, pour cette période, des caravanes, transportant surtout de l'argent, en minerai ou en barre, provenant sans doute des mines d'or et d'argent des Banoû Solaim, encore exploitées (3). Nous avons déjà signalé l'encens et les aromates, dont l'Orient a toujours fait une si grande consommation (4). On voit combien un auteur du 5e siècle, Martianus Capella, avait le droit de mentionner « Arabia odorifera et dives » : un double qualificatif merveilleusement approprié !

Pour le retour on chargeait les riches marchandises de l'Inde, de la Perse et de l'Afrique, les articles de luxe, les produits variés de l'industrie du monde méditerranéen, les blés du Haurân et du Balqâ', l'huile de Syrie (5). Ce dernier pays, les Bédouins se le figuraient comme une vaste olivette (6).

La caravane de Badr transportait pour un million de marchandises (7). Or, comme observe Von Kremer (8), « avec les procédés fort primitifs et économiques du transport par caravanes le profit s'élève au moins à 50 $^0/_0$ ». Voilà donc un gain net d'un demi-million de francs. Ces chiffres représentent un minimum : les gains de cent pour cent n'étant pas rares dans ces opéra-

(1) Maqdisî, احسن التقاسيم, 101 ; Hamdânî, *G'azîra*, 120, 153, 177 ; Ya'qoûbî' *Géogr.*, 316. Comp. Ed. Glaser, *Geschichte und Geogr. Arabiens*, 346-51, 353. I. His'âm, *Sira*, 124, 4; 759.

(2) Tab., *Annales*, I, 1374, 9 ; Hamdânî, op. cit. 154, 3, 202 ; Kalâ'î. *Sira* (ms. Paris), 132a. I. S. *Tabaq.*, II', 25, 2 ; 63.

(3) Wâqidî, (Wellh.) 100, 233 : on en apporte au Prophète ; Hanbal, *Mosnad*, V. 431. Wâqidî (Wellh.), 290 ; I. S. *Tabaq.*, IV². 19, 14 ; I. Hišâm, *Sira*, 770. Au Hig'âz المعدن la mine des Banoû Solaim sert comme point de repère dans les indications topographiques. I. S. *Tabaq.*, II', 92, 4 ; encore en activité à la fin de la période omayade. *Ag.*, XX, 99, 5-6. *Zeitsch. f. Assyriol.*, X, 366 ; exploitation activée sous le califat d'Aboû Bakr ; I. S. *Tabaq.*, III', 151.

(4) Cf. Kindî, *Governors of Egypt* (éd. Kœnig) p. 2. 'Amrou ibn al-'Aṣi va vendre en Egypte الادم والعطر ; récit d'ailleurs apocryphe, destiné à expliquer la conquête de ce pays. D'autre part, rien de plus vrai que la familiarité avec les pays étrangers ait aidé les premiers conquérants qoraišites.

(5) *Osd*, IV, 263, 7 ; I. S. *Tabaq.*, I', 44, 1 ; Tirmidî, *Sahih*, II, 172-73 ; 700 chameaux, appartenant à 'Abdarraḥmân ibn 'Auf, amènent du blé, *Osd*, III, 315 ; *Naqâ'iḍ 'Garîr* (éd. Bevan) 526 ; Hanbal, *Mosnad*, V, 191.

(6) *Ag.*, XVII, 113, 9 ; XXI, 146, 3-4 ; Tab., *Annales*, II, 643, 19.

(7) Wâqidî (Kremer) 21, 1 ; Wâqidî (Well.) 39 ; I. S. *Tabaq.*, II', 25.

(8) *Culturgeschichte*, I, 25.

tions (1). Si nous en croyons nos auteurs, le convoi de Badr a dû réaliser ce profit, puisque « chaque dînâr avait rapporté un dînâr » (2).

*
* *

Cette esquisse suffira pour donner une idée des richesses, accumulées au sein des grandes familles de la Mecque (3), tous marchands ou banquiers de père en fils. Commerce et banque mettaient les nomades à leur merci. Sans accepter l'équation de banquier et d'usurier, comme une étude superficielle du ḥadîṯ pourrait la suggérer, on voit comment les Qoraišites s'entendirent à transformer la stérile vallée de la Mecque en une oasis, où coulaient des flots d'or. Cette considération leur rendait moins amers les désavantages de la patrie. Eux-mêmes les signalèrent un jour à Mahomet : « Nous ne connaissons sur la terre, lui dirent-ils, aucune ville plus à l'étroit, manquant d'eau et des agréments de l'existence comme la nôtre » (4). Lui ayant vainement réclamé (5) des rivières comme en Syrie, ils se contentèrent du Pactole commercial. A son arrivée à Médine, 'Abdarraḥmân possédait pour tout capital (6) son intelligence des affaires et la volonté de réussir. Quelques années après, il équipait des caravanes de 700 chameaux et pouvait sans s'appauvrir abandonner tout le chargement à la cause de Dieu في سبيل الله (7). Le futur calife 'Oṯmân supportera à lui seul la majeure partie des frais de l'expédition de Taboûk (8). Les dents du même 'Oṯmân étaient fixées par des ligatures en or (9). Un autre compagnon de Mahomet possédait un nez de même métal (10). D'autres Arabes portaient (11) des doigts artificiels en

(1) *Ḫamîs*, I, 419, 465 ; Wâqidî (Well.) 101 ; comp. Speck, *Handelsgeschichte*, I, 48.

(2) I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 25.

(3) Leurs parts dans une grande caravane ; Wâqidî (Kremer), p. 21.

(4) ليس من الناس احد اضيق بلدا ولا اقل ماء ولا اشد عيشا منا. I. Hišâm, *Sîra*, 188. Cf. 'Gâhiz, *Opuscula*, 61, 62, 63.

(5) Cf. Qoran, *17*, 92.

(6) Comme il ressort du ḥâdit, où un Anṣârien compâtissant s'offre à le faire vivre, en partageant avec lui son avoir.

(7) Ḥanbal, *Mosnad*, VI, 115.

(8) Tab., *Annales*, I, 1694 ; *Tarîḫ al-Ḫamîs*, II, 123, 254

(9) Ya'qoûbî, II, 205 ; I. S. *Ṭabaq.*, III¹, 40, 10.

(10) *'Iqd*, III, 406, 10 ; Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 343, 4-5 ; surtout V, 23 (avec nombreuses variantes). Tirmiḏî, *Ṣaḥîḥ*, I, 328. Cf. Margoliouth, *Mohammed*¹, p. 72.

(11) Ibn Qotaiba, *Poesis*, (éd. de Goeje) 293, 2 ; 448, 8. Le douaire des femmes du Prophète, ses cadeaux aux députés arabes sont toujours en *onces* d'or. Cela atteste la multiplicité de ce métal et aussi la rareté d'espèces monnaiyées en Arabie.

cuir : nous ignorons s'ils étaient articulés. Ces détails attestent les progrès de la chirurgie et de l'art dentaire à la Mecque, progrès témoignant d'une civilisation plutôt avancée.

Nous pourrions en fournir d'autres preuves, le développement du luxe, montrer la profusion de tapis, de tentures avec figures animales et humaines, ornant les demeures des marchands qoraišites, leurs habits somptueux en étoffes du Yémen, de Syrie et d'Egypte (1), signaler le port des perruques chez les hommes, des longues traînes, des faux cheveux chez les femmes (2). Par ses proportions invraisemblables, cette dernière mode rappellera à un contemporain, le futur calife Mo'âwia, la bosse du chameau (3). *Nihil novi sub coelo !*

Walîd ibn Mogîra de l'influente famille des Mahzoûmites était plusieurs fois millionnaire (4). Millionnaires également 'Abdallah ibn G'id'ân, enrichi dans le commerce des esclaves (5), Safwân ibn Omaiya, propriétaire d'un grand dépôt d'armes, où tout le Hig'âz venait s'approvisionner, et s'occupant principalement de l'exportation de l'argent en barre ou travaillé (6). A Safwân, à Howaitib ibn 'Abdal'ozzâ, à 'Abdallah ibn Abi Rabî'a le Prophète emprunta des sommes importantes, peu avant la bataille de Honain (7). Après ces représentants de la haute banque qoraišite, venaient les Mecquois, comme 'Abdarrahmân ibn 'Auf, possédant 8000 dînârs (8) ; enfin les petits bourgeois, comme Aboû Bakr, du modeste clan de Taim ; on évaluait sa fortune à 40,000, dirhems (9), somme respectable pour l'époque. On vantait avec raison les

(1) Nous y reviendrons en étudiant la garde-robe du Prophète.

(2) *Ag.*, I. 97 ; I. S. *Tabaq.*, VIII, 352, 344 ; Dârimî. *Mosnad*, (ms. Leiden), 225ᵃ.

(3) Hanbal, *Mosnad*, II, 356, 416 ; Moslim, *Sahîh*, II, 167, 2-5 ; Tirmidî, *Sahîh*, I, 107 Cette mode sévit principalement à Médine. Peut-être faut-il la mettre en relation avec la fameuse malaria, حمى وباء المدينة, elle amenait la chute des cheveux.

(4) *Ag.*, I, 31.

(5) *Târîh al-Hamis*, I, 255-56 ; 'Gâhiz, *Opuscula*, 110, 12 ; *Ag.*, VIII, p.p. 1-5 ; Ibn Rosteh (éd. de Goeje) 215, 12 ; 'Gâhiz, *Mahâsin*, 165. Tout permet de ranger le 3ᵉ calife 'Otmân parmi les millionnaires.

(6) Cf. I. S. *Tabaq.*, II[1], 25, 1 ; 63, 6 ; 108. Hanbal, *Mosnad*, VI, 465. Autre millionnaire, le Mahzoûmite 'Abdallah ibn Abi Rabî'a. Hanbal, *Mosnad*, IV, 36.

(7) Hanbal, *Mosnad*, IV, 36, VI, 465 ; *Osd*, II, 75 ; Tab., III, 2329, 2357.

(8) Tab., *Tafsîr*, X, 122. 'Abdarrahmân ne tardera pas à devenir millionnaire.

(9) Et non dînârs, comme on prétend parfois. Dahabî, *Tarîh*, (ms. Paris), 120*b*. De bonnes autorités lui assignent de 4 à 6000 dirhems, au moment de l'hégire. Zobair ibn Bakkâr, *Nasab*, (ms. Kuprulu), 84ᵉ parle de اربعون الفًا, sous-entendez dirhems. Encore ce chiffre nous paraît-il forcé ! Comp. 'Abdalbarr an-Namarî, *Siar*, (ms. B. Kh.) p. 33.

richesses de ‘Abbâs, l'oncle du Prophète. ‘Abbâs retardera jusqu'au dernier moment sa conversion : elle eût entraîné son émigration à Médine et troublé le cours de ses spéculations financières. Au pélerinage d'adieu, son neveu le citera comme le type de l'usurier qoraišite (1).

Riches ils l'étaient certainement tous ces commerçants qui, au lendemain de Badr, paièrent sans sourciller à Mahomet les énormes rançons, réclamées pour leurs parents prisonniers. Après ce premier sacrifice, ils abandonnèrent tout le profit de la riche caravane, un demi million, afin de préparer la revanche de Ohod (2). Nouvel exemple, attestant leur esprit de solidarité ! Tout cela en dépit de leur parcimonie proverbiale : « La générosité du Mecquois, disait-on, rappelle celle de Ḥig'âz ; or dans celle du Ḥig'âz domine l'économie » (3). Nous le savons par l'histoire d'Aboû Sofiân. Sa femme Hind l'accusait de ladrerie. A Badr (4), il refusa de racheter un de ses fils. Mo'âwia, déjà secrétaire de Mahomet, son père le laissera courir pieds-nus dans les rues de Médine (5). Aussi sommes-nous mal renseignés sur l'exacte fortune d'un des premiers représentants du syndicat qoraišite, homme d'état et propriétaire foncier à Ṭâif, au Hig'âz et dans la Transjordanie.

*
* *

Quand nous voyons l'homme s'obstiner à fixer son séjour sur un point où les agréments naturels ne semblent pas devoir le retenir, il faut supposer l'existence d'avantages considérables, capables de compenser les inconvénients physiques. Telle nous apparaît la Mecque.

On eût difficilement imaginé un site plus lugubre, même dans cette âpre contrée du Ḥig'âz (6). Resserrée, comme dans un étau, entre deux monta-

(1) Darimî, *Mosnad*, (ms. Leiden) 215ᵃ ; 'Gâḥiẓ, *Bayân*, I, 163 J. Hišâm, *Sîra*, 968, 12.

(2) Cf. J. S. *Tabaq.*, II[1], 25, 12, etc.

(3) Qotaiba, *'Oyoûn*, 425, 1 : جود المكي جود حجازي وجود الحجاز فيه اقتصاد.

(4) Maqdisî, *Ansâb al-Qorasiyn*, (ms. Kuprulu). Pour Aboû Sofiân, nous renvoyons à notre *Mo'âwia*, index, *sub verb.* A son occasion, Hind pose au Prophète le cas de conscience : une femme peut-elle dérober à son mari de quoi subvenir à l'entretien de la maison ? Voir dans la *Sîra*, le chap. بيعة النساء.

(5). Cf. notre *Mo'âwia*, p. 102.

(6) Par manière de proverbe on citait « les maigres boucs du Hig'âz » اشجهت تيسا بالحجاز مزنما. Aboû Zaid,, *Nawâdir*, 53, d. l., comp. 54, 55. Pour la stérilité de la Mecque cf. Qoran, *14*, 40. L'inondation renverse la Ka'ba. Azraqî, 48, 9. Trombes d'eau au Ḥig'âz ; en une demi-heure elles remplissent les plus longues vallées. J. S. *Ṭabaq.*, II[1], 90, bas. Inondation à la Mecque, an 80 H., emporte les chameaux avec leur charge. *Ag.*, XI, 69 bas ; même phénomène au dernier pélerinage, fin 1909.

gnes, la ville occupait le fond d'une dépression, véritable cuvette, où venaient s'emmagasiner en hiver, les pluies des redoutables orages du Ḥig'âz. En été, brûlée par l'implacable soleil d'Arabie, elle ne possédait pas même un palmier pour s'abriter, et pour apaiser sa soif se voyait réduite au puits saumâtre de Zamzam. Mais ce bas-fonds, tour à tour marécage et fournaise, coïncidait avec une des stations les plus importantes de l'ancienne route de l'encens, avec le carrefour des voies commerciales, mettant en communication le Golfe persique et l'Erythrée, le Yémen, la Babylonie, l'Afrique et la Syrie. Consciente des avantages de cette position géographique, la population s'entendit merveilleusement à les exploiter.

Ce serait d'ailleurs une erreur de s'imaginer que le monde civilisé se soit jamais désintéressé (1) du commerce de l'Arabie. Ce dernier objectif, bien plus que la politique, fit entrer cette contrée dans l'histoire mondiale et cela bien avant l'expansion islamique. L'insuccès de l'expédition d'Aelius Gallus ne découragea pas l'empire romain. En construisant sa route de Boṣrâ à la Mer Rouge, l'empereur Trajan n'a pu négliger ce point de vue. Nous voyons Byzance, l'Abyssinie, la Perse (2) rivaliser pour pénétrer dans la Péninsule, y asseoir leur influence, exploiter cet aboutissant du commerce indien. De là, depuis Constantin le Grand l'attention, accordée par les souverains de Constantinople aux progrès de la propagande chrétienne en Arabie (3). A la Mecque, à Médine nous rencontrons des marchands syriens ou byzantins: ils fournissent de céréales les marchés du Ḥig'âz. A Aila (4), à Taboûk (5), le Bas-Empire entretint longtemps des postes, comme par le phylarcat gassânide, il savait à l'occasion faire sentir son influence jusqu'au delà de Medine. En balayant les dernières traces de cette organisation byzantine sur les frontières

(1) Cf. SPECK, *Handelsgeschichte*, I, 495, 515, 561, excellente compilation ; malheureusement l'indication des sources fait défaut.

(2) Caravanes perses à 'Okâz ; *Ag.*, XIX, 75 ; ROTHSTEIN, *Laḫmiden*, p. 138. Pour l'Abyssinie rappelons la légendaire expédition de l'Eléphant, l'occupation du Yémen par les Abyssins.

(3) D'après les auteurs arabes, les *Basileis* auraient bâti les églises de Nag'rân ; ils ne cessaient d'envoyer des cadeaux aux Nag'rânites.

(4) Cf. notre *Mo'âwia*, 413, 433, 434. Chrétiens gassânides, fixés à la Mecque, comme *ḥalîf* des Banoû Zohra. AZRAQÎ (éd. Wüstenfeld), 466, bas.

(5) Peut-être même dans le Wâdî'l Qorâ ; voir les détails sur l'expédition de Moûtâ. Pour beaucoup d'auteurs arabes la Syrie commence à partir de Taboûk ou même à Wâdî'l Qorâ.

arabiques, l'invasion perse en Syrie ouvrit toute large la porte aux futures armées de l'islam, comme en se ruinant mutuellement, Chosroès et Héraclius travaillèrent sans s'en douter pour Mahomet.

« Ainsi que partout ailleurs, le commerce devint à la Mecque l'école préparatoire de la politique » (1). Tout acheminait les Qoraisites à la fondation d'un empire: la possession de grandes richesses, le maniement d'affaires considérables, les conventions diplomatiques avec les états voisins, le maintien de relations amicales avec les tribus, le contact fréquent avec les étrangers et par leur entremise avec une civilisation supérieure (2), l'exploitation enfin des intérêts matériels et religieux réunis à la Mecque, tout s'unissait pour parfaire leur éducation politique : nous savons comment ils surent en profiter. Mahomet les avait proclamés deux fois plus intelligents que les autres Arabes (3). L'histoire se chargerait de démontrer l'exactitude de ce jugement.

Les révolutions, les grands mouvements se préparent de longue date. Quel philosophe, quel historien commenceraient l'histoire de la Révolution française à la prise de la Bastille ? La goutte d'eau, achevant d'affouiller un massif barrage, forme le dernier chaînon dans une succession ininterrompue d'agents obscurs, mais tous responsables ; elle communique l'impulsion reçue de milliards de molécules, des masses d'eau, dont elle est issue.

Dans notre pensée, cet aperçu sur la situation économique de l'ancien Ḥig'âz (4) devrait prévenir semblable erreur pour la genèse islamique. Dans l'histoire, comme dans la nature, la Providence ne procède pas par soubresauts. On a oublié d'en tenir compte pour l'islam : voilà pourquoi il apparaît trop souvent comme un phénomène isolé et en somme inexpliqué ! On s'est adressé à la goutte ultime, au lieu d'interroger le flux et le reflux des courants séculaires.

A propos du Divan de Ḥâtim Ṭaiy, l'illustre arabisant Reiske émet cette reflexion : « Mireris in illa feritate et immanitate gentis arabicae, in illo stupore

(1) Wellhausen, *Skizzen*, IV, 20.

(2) Reconnue par les Arabes préislamites. Plus tard le triomphe de l'impérialisme arabe les rendra plus arrogants vis-à-vis des étrangers. Les meilleurs agents diplomatiques de Mahomet, comme Dahia ibn Ḫalîfa et Ibn al-Ḥaḍramî, sont des commerçants, familiarisés par leurs voyages avec les pays étrangers.

(3) Hanbal, *Mosnad*, IV, 81, 9. Ce dicton fait partie du cycle de hadiṯ, destinés à établir la suprématie qoraišite.

(4) Pour Ṭâif nous renvoyons à notre étude, précedemment citée. L'intelligence de la population était proverbiale ; 'Gâḥiẓ, *Ḥaiawân*, II, 117, 4.

et inopia delicatiorum et erectiorum spirituum, fuisse mite, misericors, generosum pectus ». Comme commentaire à cet aphorisme, Wellhausen (1) admet « die Entwicklung einer hohen geistigen Cultur über den Nichts, ohne alle materielle Grundlage » ! Solution négative, désespérée ! (2).

Nous ne procédons pas autrement lorsque dans la Mecque, à l'aurore du 7me siècle, nous nous obstinons à ne voir qu'une agglomération de chameliers (3), sans organisation ni vie politiques, dans les Arabes, à ce stade de leur évolution historique, des enfants de la nature, à peine des demi-civilisés. Comment ces chameliers, ce peuple-enfant arrivèrent-ils, en moins d'un quart de siècle à ruiner en Asie les deux plus puissants empires alors connus : la Perse et Byzance ? Le *status quæstionis* se trouvant mal placée, la réponse devait être décevante.

La période médinoise de la vie de Mahomet montre sa familiarité avec les secrets de la politique, l'existence autour de lui d'une diplomatie savante, servie par des agents merveilleusement stylés (4). Où le Prophète a-t-il trouvé le prototype de cette organisation compliquée ? Dans son éducation qoraišite; comme il rencontrera dans l'ancien syndicat mecquois les plus intelligents des auxiliaires (5). A sa mort son œuvre ne périclitera pas entre leurs mains (6).

Sans une savante diplomatie, la république marchande de la Mecque, avec son oligarchie, plus riche que belliqueuse — Badr en avait fourni la preuve — avec une armée d'occasion, composée de mercenaires, n'aurait jamais pu se maintenir dans cette Arabie, où la force seule garantit le droit. A sa faiblesse numérique, à l'insuffisance, à la pauvreté de son territoire, elle s'ingénia à suppléer par l'intrigue, par les alliances, par les accords avec les tribus, entraînées à graviter dans son orbite. A la même fin elle utilisa le crédit de ses banquiers, l'attraction de son sanctuaire et du pèlerinage. Les Mecquois

(1) *Reste arab. Heidentums*[2], p. 226, n. 2.

(2) Winckler a exagéré la thèse opposée pour le compte des anciens Arabes.

(3) Comp. *Mo'âwia*, 376.

(4) Nous le montrerons ailleurs.

(5) Il s'attacha aussitôt les Omaiyades. La *Sîra* en convient lorsque parmi les secrétaires de Mahomet elle énumère Aboû Sofiân et ses deux fils Yazîd et Mo'âwia.

(6) Notre mémoire *Le triumvirat Aboû Bakr, 'Omar et Aboû 'Obaida,* dans *Mélanges de la Faculté Orientale de Beyrouth*, IV, 113 sqq. Sur la politique de Mahomet, on consultera utilement Snouck, op. sup. laud, témoignant d'une très fine critique sur les sources de la *Sîra*.

méprisaient profondément les nomades, taxés par eux d'ignorance (1) et de brutalité (2). Elle se les attacha par l'intérêt, en leur abandonnant les miettes de son opulence. Elle exploita leur cupidité, spécula sur leur misère et sut les envelopper dans les mailles serrées de ses combinaisons financières, de l'usure, pour parler avec le Qoran. Elle s'en fit redouter par sa supériorité intellectuelle, son *ḥilm*, par cette force cachée de la cohésion, de la solidarité, reliant les membres du syndicat commercial ; force inconnue aux Bédouins, mais dont ils subissaient malgré eux le prestige.

Comme l'exemple des anciens royaumes du Yémen, de Palmyre et de Pétra en fait foi, les Arabes nous apparaissent dès les débuts de leur histoire, comme une race éveillée (3), très souple, ouverte au progrès, douée d'une étonnante faculté d'assimilation. Que leur manqua-t-il, lorsque s'ouvrit le 7e siècle de l'ère chrétienne ?

Un chef d'abord ! Dans sa tragédie de *Mahomet* (4), H. de Bornier fait ainsi parler Aboû Bakr (5), le futur ami et successeur du Prophète :

> ... Parmi nous, il peut surgir un homme,
> Quelque rude guerrier qui nous mette d'accord,
> Et nous fasse, au besoin, trembler tous, moi d'abord !
> Nous en avons besoin tous, Chrétiens, Juifs, Arabes,
> Et je le dis à tous, sans compter mes syllabes.
> Tout va bien, pensez-vous, quand vous avez bien bu,
> Cependant le désordre est dans chaque tribu.....
> Notre courage meurt en ces honteuses tâches,
> Les aigles du désert disent : où vont ses lâches ?
> Nos fils vaudront encore moins que nous ne valions,
> Et le mépris de l'homme est dans l'œil des lions !

Un chef pour les lancer, un programme pour les unir ! Avec Mahomet et l'islam, les Arabes posséderaient bientôt l'un et l'autre.

HENRI LAMMENS.

(1) HANBAL, II, 440 d. l. : من بدا جفا. Ibn Hiŝâm, *Sîra*, 743, 3 d. l. : « tu n'es qu'un Arabe ignorant ! » Voilà le ton dont ils leur parlent.

(2) Le جفاء légendaire. Plus tard aux beaux jours de l'impérialisme arabe, il sera de bon ton de contrefaire cette brutalité, pour éviter d'être confondu avec les maulâs. 'GÂHIZ, *Ḥaiawân*, a quelques pages curieuses à ce propos. Pour le جفاء cf. *Ag.*, XI. 81, 11 ; 86, 2 ; 89, etc.

(3) Cf. TH NÖLDEKE, *Fünf Mo'allaqât*, I, p. 6-7, admet que les Arabes actuels « im Ganzen und Grossen tiefer stehen als ihre Vorfahren zur Zeit des Propheten ».

(4) Acte I, sc. 2.

(5) Encore païen : le dramaturge en a fait un grand chef qoraišite.